Cécile CANUT, Félix DANOS, Manon HIM-AQUILLI et
Caroline PANIS, *Le Langage, une pratique sociale.
Éléments d'une sociolinguistique politique*

Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, coll. Annales
littéraires, série Linguistique, Sémiotique, Communication, 2018,
388 pages

Jean-Baptiste Atsé N'Cho

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/22902>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.22902

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2020

Pagination : 446-448

ISBN : 978-2-8143-0586-1

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jean-Baptiste Atsé N'Cho, « Cécile CANUT, Félix DANOS, Manon HIM-AQUILLI et Caroline PANIS, *Le Langage, une pratique sociale. Éléments d'une sociolinguistique politique* », *Questions de communication* [En ligne], 37 | 2020, mis en ligne le 15 novembre 2020, consulté le 14 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/22902> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.22902>

d'écriture, est à la fois mémoire de langue, garante de transmissibilité, source de création infinie » (p. 607).

Dans « Sémiotique et médecine » (p. 609-626), Jean-Michel Wirotius souligne l'importance immémoriale de la sémiologie médicale dans la pratique clinique et dans l'enseignement de la médecine. D'après son expérience de médecin, il met en évidence la coexistence aujourd'hui d'une sémiologie des maladies se présentant comme une sorte de taxinomie, de dictionnaire des signes/symptômes, avec une sémiologie des handicaps qui propose plutôt le « déploiement temporel d'une grammaire fonctionnelle » (p. 624). Ainsi conclut-il que le « retour de la sémiotique générale vers la sémiologie médicale met en scène l'importance de la réflexion méthodologique pour la pratique clinique du quotidien » (*ibid.*).

D'une manière ou d'une autre, toutes les contributions du volume envisagées jusque-là avaient insisté sur les aspects cognitifs étroitement impliqués dans la réflexion théorique et la pratique de la sémiotique. Il revient à Per Aage Brandt de traiter plus précisément de ce rapport entre « Sémiotique et sciences cognitives » (p. 627-646) et, notamment pour ces dernières, des relations de la sémiotique avec la linguistique, la sémantique et la poétique cognitives. Dans un développement enlevé, riche en exemples de métaphores et de métonymies finement analysés, il montre pourquoi et comment le paradigme de la sémiotique cognitive « permet de repenser le concept de signe ou de fonction sémiotique » (p. 642), d'une part, et ouvre de nouvelles perspectives en matière de sémantique discursive grâce au modèle du *blending* (hybridation) imaginaire et conceptuel (p. 633) au terme duquel « la grande question de la nature de la grammaire des phrases devrait bientôt avoir droit à de nouveaux traitements » (p. 642), d'autre part.

Il revient enfin à Carlos Pereira de clore le volume par sa contribution, « Sémiotique et zoologie » (p. 647-670). Après avoir retracé l'histoire de l'antagonisme opposant le langage humain élaboré aux capacités langagières variables des espèces animales, l'auteur, connu pour avoir proposé une approche sémiotique de l'équitation (*Parler aux chevaux autrement. Approche sémiotique de l'équitation*, Paris, Éd. Amphora, 2009) développe une analyse du langage émotionnel – que partagent l'homme et l'animal. Sur la base des exemples de chants ou de langues (p. 662-665) que les hommes adressent universellement aux animaux pour les commander, il conclut sur l'idée que « l'éthologie animale pourrait [...] ouvrir ses champs expérimentaux aux paradigmes sémiotiques » (p. 668)

puisque les comportements d'animaux capables « de stratégies complexes de coopération interactives intra- et interspécifiques » (*ibid.*) avec l'homme ouvrent à l'évidence un espace de sens permettant à « la sémiotique et la zoologie de réinterroger les frontières de l'animalité et le propre de l'homme » (p. 669).

Conformément à son titre, un tel livre se distingue par la grande diversité des sujets abordés, mais aussi par l'unité que lui procure la centralité de la sémiotique comme modèle théorique et principe épistémologique. On pourra regretter que ce volume épais ne bénéficie pas d'un index des notions et des noms de personnes, qui permettrait de se reporter plus facilement à la masse des informations qu'il renferme. Mais, soigneusement édité et fournissant à la suite de chaque contribution une bibliographie à jour soigneusement compilée, ce nouvel ouvrage rédigé sous l'œil exigeant d'A. Biglari peut prétendre à devenir, pour qui s'intéresse aux développements actuels de la recherche en sciences humaines, naturelles et dites dures, un ouvrage de référence situant parfaitement la place institutionnelle et définissant le rôle scientifique de la sémiotique dans l'ensemble des formes d'approche du sens, du savoir et de la connaissance au début du 21^e siècle.

Jacques-Philippe Saint-Gerand

Université de Limoges, CeReS, F-87000 Limoges, France
jacques-philippe.saint-gerand[at]unilim.fr

Cécile CANUT, Félix DANOS, Manon HIM-AQUILLI et Caroline PANIS, *Le Langage, une pratique sociale. Éléments d'une sociolinguistique politique*

Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, coll. Annales littéraires, série Linguistique, Sémiotique, Communication, 2018, 388 pages

Le Langage, une pratique sociale. Éléments d'une sociolinguistique politique est composé de huit parties qui « correspondent à huit grands aspects de la pratique sociolinguistique », à savoir : (1) « Le langage comme pratique » (C. Canut et M. Him-Aquilli, p. 19-64) ; (2) « Subjectivités et idéologies » (C. Canut et C. Panis, p. 65-102) ; (3) « Pratiques anthropographiques » (C. Canut, p. 103-142) ; (4) « Speech events » (M. Him-Aquilli, p. 143-180) ; (5) « Catégorisations » (C. Canut et F. Danos, p. 181-216) ; (6) « Espaces et historicités » (C. Panis et F. Danos, p. 217-257) ; (7) « Inégalités » (C. Canut et F. Danos, p. 259-301) et (8) « Pouvoir » (C. Canut, p. 303-344). Toutes sont structurées en trois chapitres avec une introduction et une conclusion. L'ouvrage se termine par une conclusion générale (« Hétérogénéité

des pratiques langagières et transformations sociales », p. 345-348) suivie d'un glossaire de 21 entrées et d'une bibliographie riche et variée de 28 pages (p. 349-384).

Les quatre auteurs sont tous spécialistes de la sociolinguistique et membres du Centre de recherche sur les liens sociaux (Cerlis) de l'Université de Paris, du CNRS et de l'Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3. Les trois derniers, Félix Danos, Manon Him-Aquilli et Caroline Panis, sont ou ont été formés sous la direction de la première, Cécile Canut, une chercheuse chevronnée dont les recherches s'intéressent aux questions sociolinguistiques en Afrique de l'Ouest et en Europe (Tsiganes/Roms de Bulgarie). Dans leur introduction intitulée « Pour une sociolinguistique politique », C. Canut et ses « disciples » présentent tous les éléments nécessaires à la compréhension de cette nouvelle approche qu'est la *sociolinguistique politique*, qu'ils nomment aussi « sociologie » ou « anthropologie politique du langage ». Cette appellation se situe dans le prolongement de la sociolinguistique critique telle que proposée par Monica Heller dans son livre *Éléments d'une sociolinguistique critique* (Paris, Didier, 2002). L'épithète *politique* adjointe au mot *sociolinguistique* « s'entend ici comme ce qui questionne le *statu quo* ou les évidences sociopolitiques, telles que l'ordre établi, les structures de pouvoir, les rapports sociaux de domination » (p. 11). L'ouvrage se veut une contribution à l'histoire de la sociolinguistique politique et des pratiques langagières comme objet(s) d'étude. Chaque thématique abordée dans le livre est développée dans une démarche socio-anthropologique du langage doublée d'une visée à la fois descriptive et catégorisante.

La première partie est rédigée par C. Canut et M. Him-Aquilli. Les chapitres qui la composent facilitent la compréhension du lecteur sur les définitions données aux groupes de mots *pratiques langagières* et *sociolinguistique politique* et, surtout, mettent l'accent sur les méthodes et techniques utilisées dans la description du langage comme pratique. Si, pour les auteurs, les pratiques langagières représentent « toutes actions de transformation du monde par le biais du langage – entendu à la fois comme verbal, para-verbal et non verbal –, telles qu'elles sont prises dans les rapports de forces opérant entre jeu et contraintes et mises au jour par l'analyse interprétative à partir de la matérialité langagière recueillie dans le cadre de situations concrètes d'activité de langage » (p. 27), la sociolinguistique politique, quant à elle, représente « l'étude du langage comme pratique sociale selon une optique politique » (p. 21). Elle délimite donc

son champ pour l'inscrire dans celui de la sociologie critique du langage.

Dans la deuxième partie de l'ouvrage écrite par C. Canut et C. Panis, on retient également les rapports entre imaginaires linguistiques et discours épilinguistiques, d'une part, et entre idéologies linguistiques et pratiques épilinguistiques, d'autre part. Ces rapports permettent de « rendre compte des différents travaux concernant le lien entre sujet et langage » (p. 67) toujours décrit par la sociolinguistique. Dans cette partie, les autrices mettent en évidence les pratiques langagières et discursives des sujets parlant bissa et mossi du Burkina Faso.

Seule à rédiger la troisième partie, C. Canut présente comment des femmes de Santiago (Cap-Vert) co-construisent des récits de vie de manière informelle. Ces récits de vie sont analysés par la chercheuse dans la perspective d'une sociolinguistique anthropographique avec comme méthodes l'ethnographie et l'anthropographie. Dans la quatrième partie sur les « *speech events* » écrite par M. Him-Aquilli, il est question des événements de discours ou encore des événements d'allocution ou d'élocution étudiés dans une démarche interprétative des locuteurs eux-mêmes « à partir du cas particulier des assemblées générales (AG) militantes telles qu'elles se tiennent dans l'espace social des mouvements anarchistes » (p. 171). Ensuite, dans les parties « Catégorisations » et « Inégalités » rédigées par C. Canut et F. Danos, les chapitres traitent en général des questions de la « politique de la catégorisation » et de « la production politique des inégalités linguistiques et [de] ses effets sociaux », c'est-à-dire que l'accent est mis sur les manières ou façons de parler catégorisantes des locuteurs et tout ce qui est inégalités linguistiques au sein des inégalités sociales.

Les maîtres-mots de la sixième partie présentée par C. Panis et F. Danos sont : « Espaces et historicité en sociolinguistique », « Processus de géographisation linguistique » et « Historicités discursives ». Les auteurs abordent certains points concernant l'historicité et le territoire en dialectologie avec la langue ; tout cela mis en liens avec des éléments récurrents reposant sur la spatialité et l'interdiscours comme le « territoire », l'« ethnie », le « village » et le « pays ». Il s'agit ici de savoir ce que traduisent la langue de l'ethnie, la langue du village ou encore la langue du pays à travers des discours sur la tradition et la modernité. Enfin, la huitième et dernière partie regroupe les chapitres écrits par C. Canut sur le « pouvoir » des mots (P. Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris,

Éd. Le Seuil, 2001 ; J. Boutet, *Le Pouvoir des mots*, Paris, Éd. La Dispute, 2016 [2010]) et leurs rapports de force avec l'ordre des discours intensifiés par la mise en scène médiatique. L'exemple des Tsiganes ou Roms de Bulgarie, victimes de rejet et de racisme, illustre bien les processus de catégorisations et de dénominations. Mais, par le processus de la sociolinguistique de l'émancipation qui consiste à faire entendre la voix des marginaux marqués par une instrumentalisation permanente, C. Canut donne à voir la manière dont les choses influencent les modes et moments de vie des minorés que sont les Roms bulgares dans la prise en compte de leur environnement social.

Retenons que l'ouvrage problématise une sociolinguistique dite émancipée et décomplexée (P. Blanchet, M. Kebbas et A.-Y. Kara, coords, « Pluralité linguistique et démarches de recherche : vers une sociolinguistique complexifiée », *Cahiers internationaux de sociolinguistique*, 2, 2012) et présente avec beaucoup d'intérêt des résultats de terrains très fructueux ; le bilan d'une recherche/action. Il est bien rédigé, très structuré et surtout regorge d'informations « utiles à fois aux spécialistes du langage, en particulier aux étudiants de sciences du langage, mais aussi aux chercheurs intéressés par la place du langage dans les sociétés qu'ils étudient en ayant peu de connaissances de "la linguistique" » (p. 9), comme le mentionne bien les auteurs dans l'introduction du livre. En plus de cela, l'ouvrage aide à mieux cerner les aspects théoriques et pratiques des éléments de sociolinguistique associant l'analyse du discours à la sociologie du langage et à l'anthropologie linguistique. En fin de compte, un autre aspect très réussi est qu'il s'agit bel et bien d'une sociolinguistique politique, c'est-à-dire critique, une sociolinguistique soucieuse de répondre au besoin social par ses méthodes ethnographique et anthropologique.

Jean-Baptiste Atsé N'Cho

Université Alassane Ouattara, Département des
sciences du langage et de la communication, Bouaké,
Côte d'Ivoire
jbatse[at]yahoo.fr

Pierre Frath, *Linguistique anthropologique et référentielle*
préf. par Georges Kleiber, Reims, Éd. Sapientia Hominis,
2020, 315 pages

Comme son titre le signale, l'ouvrage se situe dans une perspective de linguistique générale, d'observation du fonctionnement du langage humain et du rôle de la langue. Pierre Frath livre ici les résultats de réflexions auxquelles l'ont conduit son expérience

d'enseignement et de recherche, mais aussi et surtout la lecture d'approches « en vogue » en linguistique (linguistique de corpus, cognitivisme, syntaxe formelle, traitement automatique du langage).

À partir de cette fréquentation, émerge chez l'auteur le sentiment récurrent que « quelque chose [ne va pas] dans les approches de la langue » (p. 18) malgré le fait qu'elles produisent des résultats. C'est de cette insatisfaction qu'est issu le livre. La mise en forme des intuitions, puis des propositions alternatives y sont largement développées, appuyées, notamment, sur la référence à la linguistique saussurienne et à celle de Noam Chomsky, sur la référence à la logique et à la philosophie (Arthur Schopenhauer, Charles S. Peirce, Bertrand Russell, Ludwig Wittgenstein, François Flahaud plus récemment), mais aussi sur d'autres disciplines (sciences de la nature et neurosciences, robotique, sociologie, anthropologie).

Le parcours se structure en trois parties : d'abord (« État des lieux de la linguistique à la lumière du néo-saussurisme »), une réflexion en amont sur les théories fondatrices de la linguistique contemporaine (Ferdinand de Saussure) et leur réappropriation, voire déformation par différents auteurs. Le fil rouge est ici, à partir des *Écrits de linguistique générale* (Paris, Gallimard, publication par Simon Bouquet et Rudolf Engler en 2002 de textes autographes de F. de Saussure découverts en 1996) confrontés au *Cours de linguistique générale* (Paris, Payot, 1916, le CLG, établi à partir de notes de cours par Charles Bally et Albert Sechehaye et considéré comme la vulgate saussurienne), la conception du signe dans différentes théories, linguistiques et philosophiques : le signe linguistique, signifiant, signifié, mais aussi le rapport du signe à ce qu'il n'est pas – le réel, la vérité.

Une deuxième partie (« Remarques épistémologiques ») dépiste le présupposé, souterrain mais prégnant, de la primauté de l'individu sur la société, du dualisme (corps/esprit) et du réductionnisme au sein de différentes disciplines – de l'intelligence artificielle et des neurosciences aux sciences humaines, la linguistique, notamment chomskyenne, n'étant pas en reste. À travers ces approches, aussi diverses soient-elles, ce qui est visé c'est le « fantôme dans la machine » – référence à l'expression *The ghost in the machine* qui, chez Gilbert Ryle (*The Concept of Mind*, London, Hutchison, 1949), désigne de manière critique la conception cartésienne d'un esprit immatériel logé dans le corps. Que ce soit en linguistique, en sciences cognitives ou en neurosciences, on retrouve cette conception lorsque le langage est considéré comme